



Fabula / Les Colloques

Raisons d'agir : les passions et les intérêts dans le roman français du XIXe siècle

La « dernière souveraine de l'âge moderne » (G. Le Bon) : raisons d'agir en régime démocratique

Bertrand Marquer



Pour citer cet article

Bertrand Marquer, « La « dernière souveraine de l'âge moderne » (G. Le Bon) : raisons d'agir en régime démocratique », *Fabula / Les colloques*, « Raisons d'agir : les passions et les intérêts dans le roman français du XIXe siècle », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document6721.php>, article mis en ligne le 29 Septembre 2020, consulté le 17 Mai 2024

La « dernière souveraine de l'âge moderne » (G. Le Bon) : raisons d'agir en régime démocratique

Bertrand Marquer

Il y a un siècle à peine, la politique traditionnelle des États et les rivalités des princes étaient les principaux facteurs des événements. L'opinion des foules ne comptait guère, et même, le plus souvent, ne comptait pas. Aujourd'hui ce sont les traditions politiques, les tendances individuelles des souverains, leurs rivalités qui ne comptent plus, et, au contraire, la voix des foules qui est devenue prépondérante¹.

Formulé en 1895, au terme d'un siècle secoué de soubresauts révolutionnaires où les masses se sont affirmées comme un acteur essentiel, quoique versatile, le constat de Gustave Le Bon consacre la suprématie d'un nouveau personnage sur l'échiquier politique et social : la foule. Pour ce savant plus que circonspect à l'égard d'une république parlementaire, la foule est devenue la « dernière souveraine de l'âge moderne » et requiert à ce titre un nouveau traité du prince, puisque « [l]a plupart des règles relatives à l'art de conduire les hommes, enseignées par Machiavel, sont depuis longtemps inutilisables »². Pour Le Bon, cet « art de gouverner » est essentiellement un « art d'impressionner l'imagination des foules »³, qui sont soumises à « la loi de l'unité mentale », et ne forment en réalité qu'« un seul être »⁴. Cet « être », selon lui, se distingue en outre de la masse, dans la mesure où « une demi-douzaine d'hommes peuvent constituer une foule psychologique »⁵ et que « [l]'évanouissement de la personnalité consciente et l'orientation des sentiments et des pensées dans un même sens, premiers traits de la foule en voie de s'organiser, n'impliquent pas toujours la présence simultanée de plusieurs individus sur un seul point »⁶. Ni arithmétique, ni géographique, la foule relève d'un état d'esprit, d'une psychologie que les lois de l'imitation de Gabriel Tarde avaient

¹ Gustave Le Bon, *La Psychologie des foules* [1895], Paris, PUF, 2003, p. 2.

² Gustave Le Bon, *La Psychologie politique et la défense sociale* [1910], Paris, Les Amis de Gustave Le Bon, 1991, p. 12. « Le Prince de Machiavel s'appelle aujourd'hui la multitude », synthétise-t-il (*ibid.*, p. 38). Sur les positions politiques de Le Bon, voir Yvon J. Thiec, « Gustave Le Bon, prophète de l'irrationalisme de masse », *Revue française de sociologie*, n° 22-3, 1981, p. 409-428 (en particulier p. 421).

³ Gustave Le Bon, *La Psychologie des foules*, éd. citée, p. 37.

⁴ *Ibid.*, p. 9.

⁵ *Ibid.*, p. 10.

⁶ *Ibid.*, p. 10.

déjà permis de cerner, mais à laquelle Gustave Le Bon donne l'ampleur d'une vaste allégorie sur la condition de l'homme démocratique. Sa réflexion, qui prolonge celle de Tocqueville sur les dangers de « l'uniformité universelle »⁷, semble en effet enregistrer la défaite de l'individu en tant que monade politique⁸, alors même que la République repose, depuis la Révolution française, sur l'idée d'un « sacre de l'individu autonome »⁹.

Un tel constat invite à s'interroger sur la manière dont le roman, qui, théoriquement, accompagne ce sacre de l'individu et restitue ses « caprices »¹⁰, rend compte de cette tension entre aspirations singulières et « loi de l'unité mentale » – une tension qui ne prend pas directement la forme d'un affrontement entre l'individu et la société, mais qui pose la question du libre arbitre des personnages. Cette question, qui excède très largement le cadre d'un article, sera abordée sous l'angle de ses enjeux politiques, au sens large et non partisan, en interrogeant la place qui est en réalité réservée aux motivations individuelles, dans un roman qui, tendanciellement, enregistre à partir des années 1850 la montée des passions démocratiques.

Une telle démarche invite par conséquent à s'intéresser, dans un premier temps, à l'émergence d'un « roman des foules » qui mettrait en jeu les craintes formulées par Le Bon, afin de pouvoir ensuite s'interroger sur sa possible genèse. Car si, comme le laisse entendre Le Bon, la foule n'est pas réductible à une masse concrète, physique (à une multitude *en présence*), la « psychologie » dont elle est l'incarnation peut faire système avec d'autres notions qui parcourent le siècle, au premier rang desquelles celle de « conscience publique ».

⁷ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. Souvenirs. L'Ancien Régime et la Révolution*, éd. Jean-Claude Lamberti et Françoise Mélonio, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1986, p. 656.

⁸ Le Bon cherche une parade dans le rétablissement d'une élite gouvernante – celle-là même qui, sur le plan du savoir, est la véritable garante d'une idéologie de progrès. Les foules sont effet pour Le Bon « très conservatrices ». Voir *La Psychologie politique et la défense sociale*, éd. citée, chap. « L'élite la foule », p. 109 : « Tandis que les progrès scientifiques amenaient les élites de mentalité supérieure à diriger le mécanisme de la vie moderne, les progrès des idées politiques conféraient de plus en plus à des foules de mentalité inférieure le droit de gouverner et de se livrer par l'intermédiaire de leurs représentants aux plus dangereuses fantaisies. »

⁹ L'expression est d'Emmanuel Fureix. Voir *Le Siècle des possibles. 1814-1914*, sous la dir. d'Emmanuel Fureix, Paris, PUF, 2014, p. 170.

¹⁰ Je transpose ici l'expression d'Hippolyte Fortoul, « De l'art actuel », *Revue encyclopédique*, t. LIX, juillet-septembre 1833, p. 115 : « Le roman est plus près du caprice individuel. Le drame est plus fait pour servir de lien aux masses » (cité par José-Luis Diaz, « Sociologies du roman [1830-1860] », *Romantisme*, n° 160, 2013-2, p. 85). Le roman est un genre dont la pratique solitaire préserve de cette « loi de l'unité mentale » dont Maupassant remarque les effets au théâtre : « chaque salle de spectacle forme une foule, et chaque foule se forme une espèce d'âme instinctive différente par ses joies, ses colères, ses indignations et ses attendrissements, de l'âme qu'avait la foule de la veille et de celle qu'aura la foule du lendemain. Et dans la rue, chaque fois que vous vous trouvez mêlé à une émotion publique, vous la partagez un peu malgré vous, quelque intelligent que vous soyez. Car toute molécule d'un corps marche avec ce corps » (Guy de Maupassant, « Les foules », *Le Gaulois*, 23 mars 1882, recueilli dans *Œuvres complètes. Chroniques, I (1876 mars 1882)*, éd. Marie-Françoise Merlmoux-Montaubin et Anne Geisler-Szmulewicz, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 1030).

Du « peuple » à la « foule » : le paradigme de la contagion

L'émergence de la foule comme personnage romanesque est indissociable de l'affirmation du peuple comme acteur politique. En contexte romantique, ce personnage collectif pouvait être assimilé à une forme de progrès, voire considéré comme le ferment d'une identité nationale, conformément aux représentations véhiculées par l'historiographie d'un Michelet. Les romans d'après 1848 tendent néanmoins à substituer à ce personnage celui d'une foule dont la psychologie annonce la « loi de l'unité mentale » formulée par Gustave Le Bon.

« Peuple » et « foule » peuvent ainsi devenir synonymes, comme lors du fameux récit du saccage des Tuileries raconté dans *L'Éducation sentimentale*, épisode qui démarque très nettement, pour les inverser, les stéréotypes romantiques¹¹. Le « peuple », que Hussonnet ramène à un « mythe »¹², y prend en effet la forme d'une « masse grouillante » induisant toujours le risque d'un engloutissement¹³. D'abord « au spectacle »¹⁴, Frédéric finit ainsi par être « pris » par ce « magnétisme des foules enthousiastes » qui emporte tout sur son passage¹⁵ : lui qui se sentait auparavant, lors de ses promenades le long des boulevards, « tout éccœuré » par l'« immense flot ondulant sur l'asphalte »¹⁶, est submergé par ce que Flaubert appelle, dans sa correspondance, « l'élément nombreux »¹⁷, « le nombre, la masse, l'illimité »¹⁸, qui prend dans le roman la forme d'un « fleuve refoulé par une marée d'équinoxe »¹⁹ (« Les héros ne sentent pas bon », précise Hussonnet²⁰, qui relaie dans ce passage le renversement ironique de la « mer de peuple » en reflux d'égout²¹).

¹¹ Voir Anne Herschberg-Pierrot, « Le travail des stéréotypes dans les brouillons de la “prise des Tuileries” (*L'Éducation sentimentale*, III, 1) », *Histoire et langage dans “L'Éducation sentimentale” de Flaubert*, Paris, CDU-SEDES, 1981, p. 43-61 ; Gisèle Séginger, *Flaubert, une poétique de l'histoire*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2000, p. 90-99.

¹² Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale* [1869], Paris, GF-Flammarion, 2003, p. 392.

¹³ *Ibid.*, p. 391.

¹⁴ *Ibid.*, p. 389.

¹⁵ *Ibid.*, p. 396.

¹⁶ *Ibid.*, p. 128.

¹⁷ Gustave Flaubert, *Correspondance*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, t. II, p. 437 (lettre à Louise Colet, 22 septembre 1853).

¹⁸ Gustave Flaubert, *ibid.*, t. IV, 1998, p. 314 (lettre à George Sand, 30 avril 1871).

¹⁹ Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, éd. cit., p. 391.

²⁰ *Ibid.*, p. 392.

²¹ Flaubert utilise l'expression « une mer de peuple » dans une de ses œuvres de jeunesse : « Deux mains sur une couronne ou pendant le quinzième siècle » (1836), *Œuvres de jeunesse inédites*, Paris, Conard, 1910, t. I, p. 40. Mais la formule se trouve également dans la *Jeanne d'Arc* [1853] de Michelet : « La foule déborda. Les Anglais, voyant venir cette mer de peuple, croyaient que le monde entier était rassemblé » (Paris, Hachette, 1888, p. 43).

Au-delà de la charge satirique, le roman de Flaubert témoigne d'une « mutation conceptuelle, philosophique et politique » dont Sylvie Triaire a montré qu'elle était également liée à un changement de dénomination²². Devenu foule, le peuple sort, comme le fleuve, de son lit, et menace d'emporter avec lui toutes les classes sociales, mettant en péril la notion même d'individu. Flaubert montre certes que la « sombre masse du peuple » cache en réalité un agrégat d'intérêts particuliers (« Chacun satisfaisait son caprice »), mais la foule est à ce moment du texte redevenue « canaille »²³, « populace »²⁴, conformément à une représentation plus traditionnelle du danger politique incarné par les manifestations populaires. Aussi le roman de Flaubert laisse-t-il apparaître, à travers ce jeu de dénomination, deux hantises distinctes que les événements de 1848 permettent de faire converger : la menace d'un débordement de « l'élément nombreux » y prend alternativement la forme de la jacquerie et d'une subjugation délétère calquée sur le magnétisme. Le déferlement de cette masse indifférenciée est ainsi significativement encadré par deux visions singulières – et proprement allégoriques – d'un individu dans un état second : un « grand jeune homme pâle », « cour[ant] sur la pointe de ses pantoufles, avec l'air d'un somnambule »²⁵, puis « une fille publique en statue de la Liberté, – immobile, les yeux grands ouverts, effrayante »²⁶. Somnambulisme et catalepsie semblent ici se répondre pour incarner cette dissolution de l'individu sous l'effet d'une foule dévastatrice, et volontiers assimilée à un phénomène épidémique.

Le paradigme de la contagion est en effet utilisé depuis les années 1850 dans les milieux aliénistes, qui envisagent « l'espace hospitalier » comme « un laboratoire pour penser les foules citadines »²⁷, ainsi que l'a montré Nicole Edelman. « L'ère des foules » que Gustave Le Bon s'attache à définir fut donc, en premier lieu, celle des foules pathologiques, étudiées sur le modèle de la « possession » hystérique, avant que la métaphore du somnambulisme ne s'impose²⁸. La dangerosité de la foule prend dès lors un nouveau visage, même si les crises politiques comme celle de la Commune permettent de faire converger, comme chez Flaubert, peur de l'anarchie et hantise d'une suggestion pathologique. *La Débâcle* raconte ainsi, après « la

²² Sylvie Triaire, « L'Éducation sentimentale, roman des masses », *Flaubert* [en ligne], n° 19, 2018 (<http://journals.openedition.org/flaubert/2867>).

²³ Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, éd. citée, p. 393 (pour cette référence et les deux précédentes).

²⁴ *Ibid.*, p. 394.

²⁵ *Ibid.*, p. 387.

²⁶ *Ibid.*, p. 393.

²⁷ Nicole Edelman, « L'espace hospitalier des aliénistes et des neurologues : un laboratoire pour penser les foules citadines (années 1850-années 1880) ? », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n° 17 : *Les Foules au XIXe siècle*, 1998-2, p. 43-56 (en ligne : <https://journals.openedition.org/rh19/140>).

²⁸ « La société, c'est l'imitation, et l'imitation c'est une espèce de somnambulisme », synthétise Gabriel Tarde en 1890, précisant en note que la vérité de cet axiome lui est apparue six ans plus tôt, à une époque où l'« on commençait à peine à parler de suggestion hypnotique » (Gabriel Tarde, *Les Lois de l'imitation*, Paris, Félix Alcan, 1890, p. 97 et 84).

déroute de Châtillon », le passage d'« une épidémique fièvre » encore positive (car mue par une commune « volonté de vaincre » poussant « [l]e peuple au danger des folies généreuses »), à « l'exaspération d'un coup de démence qui emport[e] Paris »²⁹ au moment de la Commune³⁰.

Sociopoétique du meneur : le roman de « l'Homme des foules »

L'émergence d'un véritable « roman des foules » n'est cependant pas à chercher dans des œuvres restituant les convulsions de l'Histoire, même si l'on peut y remarquer un infléchissement significatif de l'imagerie insurrectionnelle. L'enjeu politique de la foule, après 1850, est en effet davantage social qu'historique : le paradigme de la contagion vise moins à expliquer l'histoire des soulèvements de masse qu'à imposer une nouvelle vision de la gestion de ce personnage collectif, sur le modèle de la suggestion hypnotique. Corps sans conscience menacé d'entropie, la foule nécessite, pour perdurer et se maintenir en tant que personnage collectif, d'être soumise à une volonté *devenue* commune. Pour le dire avec les mots de Gustave Le Bon, « [l]a foule est un troupeau qui ne saurait se passer de maître »³¹. L'existence romanesque de la foule appelle donc celle du *meneur*, qui dialectise en quelque sorte le passage de l'individuel au collectif, mais permet également de le dramatiser, en rendant leurs existences et leurs raisons d'agir tributaires l'une de l'autre.

Étienne Lantier assume bien ce double rôle, dans *Germinal*. Lors de la grève des mineurs, c'est l'efficacité de son action et de son discours qui garantit l'existence de la foule, alors comparée à un « troupeau fidèle », jusqu'à ce que son autorité soit remplacée, après la fusillade, par celle de Rasseneur³². « [L]'ingratitude » de ce qu'il assimile à « une force aveugle qui se dévor[e] constamment elle-même »³³, dit alors la versatilité de la foule, mais elle ne caractérise en réalité que très imparfaitement son fonctionnement. D'abord présentée comme une « horde », une « bande »³⁴,

²⁹ Émile Zola, *La Débâcle* [1892], *Œuvres complètes*, Paris, Cercle du Livre précieux, t. 6, 1968, p. 1073 et 1086.

³⁰ La « Commune hystérisée » est étudiée par Nicole Edelman, dans *Les Métamorphoses de l'hystérie. Du début du XIXe siècle à la Grande Guerre*, Paris, Éditions de la Découverte, 2003, p. 230-233. Voir également Géraldi Leroy, *Batailles d'écrivains. Littérature et politique, 1870-1914*, Paris, Armand Colin, 2003, en particulier le chap. II, « Images de la Commune », p. 43-69.

³¹ Gustave Le Bon, *La Psychologie des foules*, éd. citée, p. 69.

³² Voir Émile Zola, *Germinal* [1885], *Les Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, t. III, p. 1381 et 1520 : « C'était son pouvoir qu'il tenait, comme matérialisé dans ces trois mille poitrines dont il faisait d'un mot battre les cœurs » ; « Ses anciens discours, si chaudement acclamés jadis, lui remontaient aux lèvres. Il répétait les mots dont il les avait grisés, à l'époque où il les tenait dans sa main, ainsi qu'un troupeau fidèle. [...] Dodelinant des épaules et du ventre, il continua longuement, il laissa couler son éloquence facile, d'une douceur apaisante d'eau tiède. »

³³ *Ibid.*, p. 1520.

cette foule est convertie par Étienne, lui-même sous l'emprise de l'alcool, en instrument de vengeance contre Chaval, finalité qui l'amène très rapidement à renoncer à son statut de meneur (« En voilà assez ! », s'exclame-t-il, « Il n'y a pas besoin de s'y mettre tous... Si tu veux, toi, nous allons vider ça ensemble »³⁵). Dès lors, la « bande » échappe à son emprise, mue par une « fureur meurtrière »³⁶ désormais incontrôlable, car coupée de son objet premier, comme de la volonté du meneur déchu (« Personne, du reste, n'obéissait plus à Étienne », dont un « geste d'impuissance » finit par confirmer la défaite³⁷). La fusillade ne fait donc que concrétiser l'inévitable dispersion de toute foule livrée à elle-même : elle sanctionne les piètres qualités d'un meneur subjugué par ses propres démons (l'alcool, la jalousie), qui n'a sans doute jamais réussi, en bon rejeton de la « meute » originelle des Rougon-Macquart, à quitter son statut de chef de bande³⁸. La « force aveugle » autodestructrice qu'il prête à la foule devient ironiquement sa seule réussite, puisqu'elle est une projection efficiente de ce qui *agit*, en profondeur, le personnage, mais échappe également à sa volonté consciente.

Pour dire l'emprise sur les mineurs, Zola n'a d'ailleurs jamais recours à la métaphore de la suggestion hypnotique et Étienne ne possède pas les caractéristiques du *bon meneur*, qu'expose de manière exemplaire Georges Eekhoud dans un roman publié trois ans après *Germinal : La Nouvelle Carthage*. Door Bergmans, le partisan du peuple, a ainsi « la voix vibrante et chaude, au timbre insinuant, aux flexions magnétiques qui remuent l'âme des masses et établissent dès les premières paroles le courant sympathique dans les foules, une de ces voix fatales qui subjuguent et suggestionnent³⁹ » – toutes qualités qui, dans *Le Mystère des foules* de Paul Adam, manquent au socialiste Dessling, finalement happé par les « Forces inconnues » qu'il comptait diriger⁴⁰.

La « loi de l'unité mentale » et son fonctionnement deviennent donc ostensiblement un objet romanesque à partir des années 1880. À l'instar d'un personnage envisagé par Zola dans les dossiers préparatoires de *Paris*, l'écrivain se fait lui aussi « Homme des foules⁴¹ » moins parce qu'il s'adresse à elles que parce qu'il en étudie les

³⁴ *Ibid.*, p. 1424.

³⁵ *Ibid.*, p. 1426.

³⁶ *Ibid.*, p. 1443.

³⁷ *Ibid.*, p. 1442.

³⁸ Voir *ibid.*, p. 1505 : « Il était trop tard, leur nombre maintenant montait à plus de cinq cents ».

³⁹ Georges Eekhoud, *La Nouvelle Carthage* [1888], dans *La Belgique fin de siècle*, éd. Paul Gorceix, Bruxelles, Éditions Complexe, 1997, p. 473.

⁴⁰ Paul Adam, *Le Mystère des foules*, Paris, Ollendorf, 1895, t. II, p. 296. Sur Paul Adam, voir Alain Pagès, « La danse de la foule », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n° 17 : *Les Foules au XIXe siècle*, 2e semestre 1998, p. 69-76, en particulier p. 72-73 (en ligne : <https://journals.openedition.org/rh19/142>) ; Pierre Dufief, « La figure des meneurs et l'image de la foule dans le roman français de 1870 à 1914 », *Foules. Littérature et Nation*, Publication de l'Université de Tours, 2e série, n° 1, mars 1990, p. 21-42 ; Pierre Citti, « *Le Mystère des foules* de Paul Adam », *ibid.*, p. 59-73.

mécanismes et la psychologie. L'objectif est alors, dans l'ensemble, une mise en garde contre les conséquences de la subjugation collective incarnée par le meneur, qu'il s'agisse de stigmatiser une idéologie politique ou les excès pathogènes du phénomène religieux⁴².

Psychologie politique du miracle : le cas de Lourdes

Lourdes, qui retranscrit fidèlement le voyage de Zola et le trouble qu'il provoque en lui, occupe de ce point de vue une place singulière. L'objectif du roman est en effet de restituer la force d'« entraînement » (le terme revient à plusieurs reprises) de la foule, mais sans totalement la discréditer, puisqu'elle permet à Zola d'analyser un besoin de croyance qu'il considère désormais comme inhérent à l'humanité. Dans *Lourdes*, la « contagion de folie »⁴³ est également « contagion du mystère »⁴⁴. Si le romancier met en garde contre le danger que représente le « conducteur d'hommes », le « remueur de foules »⁴⁵ qu'incarne l'abbé Peyramale (et, à travers lui, des directeurs de conscience collective beaucoup plus habiles comme les pères de la Grotte), le roman vise avant tout à affronter le paradoxe des effets potentiellement bénéfiques d'une foule remplaçant le meneur par « la puissance de l'autosuggestion » décuplée⁴⁶ – ce meneur ne pouvant être, pour le romancier naturaliste, Dieu, le pasteur suprême.

Ce que Gustave Le Bon nommait de manière sarcastique « le droit divin des foules »⁴⁷ est donc pour Zola la matière première d'un roman rompant radicalement avec l'imaginaire encore dominant de la « foule criminelle »⁴⁸. C'est désormais à un

⁴¹ Émile Zola, « Ébauche de *Paris* », ms. 1471 (bibliothèque Méjanès, Aix-en-Provence), fo 95, cité par Jacques Noiray, « Un personnage disparu de *Paris* : "l'Homme des foules" », *Zola à l'œuvre. Hommage à Auguste Dezalay*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2003, p. 211. Jacques Noiray rappelle que la formule apparaît une dizaine de fois dans le Dossier préparatoire.

⁴² Voir Bertrand Marquer, *Les Romans de la Salpêtrière*, Genève, Droz, 2008, p. 234-237.

⁴³ Émile Zola, *Lourdes*, éd. Bertrand Marquer, Paris, Classiques Garnier, 2015, p. 134.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 79.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 188.

⁴⁶ « Il y avait là un phénomène qu'aucun savant physiologiste n'avait encore étudié. Fallait-il croire qu'une foule n'était plus qu'un être, pouvant décupler sur lui-même la puissance de l'autosuggestion ? » (*ibid.*, p. 217).

⁴⁷ Pour Gustave Le Bon, *La Psychologie des foules*, éd. citée, p. 3 : « Le droit divin des foules remplace le droit divin des rois. »

⁴⁸ Eduardo Cintra Torres rappelle que les premiers textes sur la psychologie des foules (*La Foule criminelle* de Scipio Sighele, Turin, Bocca, 1891 ; « Foules et sectes au point de vue criminel » de Gabriel Tarde, *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1893) l'envisagent uniquement comme un phénomène aux conséquences négatives. Ce n'est qu'après la publication du roman que la foule religieuse est clairement distinguée de la foule criminelle, ce qui laisse supposer, selon Eduardo Cintra Torres, que le succès du roman et la notoriété de Zola ont pu précipiter « l'inclusion de la foule religieuse et festive dans le cadre de la théorie sur les comportements collectifs » (« La foule religieuse de Lourdes chez Zola et Huysmans », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 28, 2010, p. 39).

être « exaspéré d'amour »⁴⁹ que donne naissance le « délire » s'emparant d'une foule traversée par une « épidémie heureuse, à l'espoir contagieux »⁵⁰. L'énergie dont elle est porteuse n'est plus menacée d'entropie, mais « for[ce] la matière à obéir », sous l'effet d'une « souveraine volonté » que matérialise le miracle⁵¹.

Dans le roman, le personnage de Pierre Froment a essentiellement pour fonction de relayer le point de vue de cet « Homme des foules » auquel s'identifie Zola⁵². Le drame suscité par la dialectique de l'individuel et du collectif est incarné par Bernadette (dont la sanctification revêt une dimension sacrificielle), par le personnage de Marie (dont la guérison symbolise l'espoir collectif d'une « épidémie heureuse »), mais aussi par le personnage de la foule lui-même, présenté comme la somme des volontés individuelles (une autosuggestion décuplée) et non plus comme le résultat de la dilution de toute personnalité. Le « frisson troublant »⁵³ que Pierre éprouve à son contact dit bien, dans le roman, la nouvelle nature du malaise qu'elle engendre : les foules de *Lourdes* menacent la raison individuelle non parce qu'elles l'emportent et la noient dans leur mouvement de masse, mais parce qu'elles la confrontent à l'efficacité d'une raison d'être collective qui est *en même temps* une illusion.

Si donc la méditation philosophique sur le « besoin du miracle pour l'homme » semble s'imposer⁵⁴, la problématique politique propre au « roman des foules » ne disparaît pas totalement. Elle s'affirme dans la nécessité d'une « religion nouvelle »⁵⁵ que les foules de Lourdes, « principauté qui réalise », selon la formule de Huysmans, « la fusion temporaire des castes »⁵⁶, permettent d'entr'apercevoir⁵⁷. Elle apparaît également, de manière beaucoup moins positive, dans l'ambiguïté du statut de l'« absolue conviction »⁵⁸ qui soude la foule des croyants, comme elle anime les hystériques Marie et Bernadette. Le modèle en demeure la suggestion, individuelle puis collective (conformément à la théorie de la « foi qui guérit »), et

⁴⁹ Émile Zola, *Lourdes*, éd. cit., p. 105.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 129.

⁵¹ *Ibid.*, p. 217.

⁵² Voir Jacques Noiray (« Un personnage disparu de *Paris* : "l'Homme des foules" », art. cité), qui explique l'élimination de ce personnage dans *Paris* par sa fonction de porte-parole, faisant doublon avec Pierre Froment.

⁵³ Émile Zola, *Lourdes*, éd. citée, p. 215.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 385.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 310.

⁵⁶ Joris-Karl Huysmans, *Les Foules de Lourdes*, Paris, Stock, 1906, p. 189. C'est cette « fusion des castes » que réalise, dans le roman de Zola, le personnage du marquis de Salmon-Roquebert, grand seigneur « un peu don Quichotte », prêt à « [t]out pour la charité, pour le soulagement de la souffrance » (ms. 1455, bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, f° 83, reproduit dans Émile Zola, *Lourdes*, éd. citée, p. 353).

⁵⁷ Voir Émile Zola, *Lourdes*, éd. citée, p. 151-152 : « Et c'était vrai. Le marquis, avec ses millions, semblait tout heureux de se nourrir pour ses trois francs par jour, de s'attabler, démocratiquement, en compagnie de petits bourgeois et même d'ouvriers, qui n'auraient point osé le saluer, dans la rue. Ces convives de hasard, n'était-ce point la communion sociale, en pleine charité ? »

⁵⁸ *Ibid.*, p. 170.

pour Zola, la foule reste agie par une croyance qui confond désir et volonté. Le roman conserve donc une fonction de mise en garde, et continue d'assimiler, par le biais du miracle (qui est bien, dans le roman, présenté comme la volonté d'un autre – l'abbé Ader pour Bernadette, le docteur Beauclair pour Marie), phénomène de foule et disparition du libre arbitre.

On verrait volontiers dans le récit du trouble qui saisit Zola face aux foules de Lourdes une parabole de la condition de l'homme démocratique, mû par un idéal déjà assimilé (négativement) par Flaubert au christianisme, mais soucieux de maintenir la distinction qui est la prérogative de la raison individuelle. *Lourdes* ne fait en effet plus reposer le conflit entre l'individu et le groupe sur une opposition de valeurs (Pierre est prêtre, et aimerait croire au miracle dont il ne nie pas la réalité effective), mais l'intériorise, en quelque sorte, en lui donnant la forme d'une lutte entre raison et passion, exigence critique et désir de communauté. Essentiellement spectateur, Pierre est, comme « l'Homme des foules », « seul au milieu de tous »⁵⁹, à la fois solitaire et solidaire⁶⁰ d'un phénomène qui le dépasse, mais qui devient pour lui l'objet d'un dilemme personnel.

L'homme-foule et le règne de l'opinion

Cette intériorisation du conflit entre l'individu et la foule dit sans doute quelque chose de l'*ethos* démocratique qui traverse le siècle, et le « roman des foules » peut être considéré comme la dernière forme prise par le genre pour restituer les contradictions qui le traversent. Gustave Le Bon établissait ainsi un lien explicite entre la foule et la condition de l'homme démocratique (« toujours ém[u], incertain[n], haletant[t], prêt[t] à changer de volonté et de place » selon Tocqueville⁶¹) :

Les jugements que [les foules] acceptent ne sont que des jugements imposés et jamais des jugements discutés. Nombreux à ce point de vue les individus qui ne s'élèvent pas au-dessus de la foule. La facilité avec laquelle certaines opinions deviennent générales tient surtout à l'impossibilité où sont la plupart des hommes de se former une opinion particulière basée sur leurs propres raisonnements⁶².

Le meneur ne fait donc pour lui que prendre le relais, avec plus de puissance, des « publications périodiques qui fabriquent des opinions pour leurs lecteurs et leur procurent ces phrases toutes faites les dispensant de réfléchir »⁶³. Si la société est,

⁵⁹ Ms. 1471, fo 368, cité par Jacques Noiray, « Un personnage disparu de *Paris* : "l'Homme des foules" », art. cité, p. 212.

⁶⁰ J'emprunte l'expression à Jacques Noiray qui souligne le « paradoxe fondamental » sur lequel « repose la modernité du personnage et de sa fonction » : un personnage « solitaire/solidaire » (*ibid.*).

⁶¹ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Pagnerre, 1848, t. IV, p. 201.

⁶² Gustave Le Bon, *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 35.

en vertu des *Lois de l'imitation*, « une espèce de somnambulisme », elle est de fait une gigantesque foule dans laquelle le « puissant mécanisme de la contagion » prend la forme du « courant d'opinion »⁶⁴. « Le *public* », synthétise Gabriel Tarde en 1901, n'est finalement qu'« une foule dispersée, où l'influence des esprits les uns sur les autres est devenue une action à distance », et « *l'Opinion* » la « résultante de toutes ces actions à distance ou au contact »⁶⁵. Dans l'article qu'il consacrait, en 1882, aux foules, Maupassant ne disait pas autre chose, en identifiant « l'entraînement, la mystérieuse influence du Nombre » propre à la foule, à « la combinaison inconnue qui forme "l'Opinion publique" »⁶⁶.

L'une comme l'autre traduisent l'aliénation de l'individu au profit d'un corps commun, aliénation que le roman a pour enjeu de maintenir à distance, en vertu du rapport *singulier* qu'il établit par la lecture, gage d'esprit critique : « quand une personne lit un livre en sa chambre », notait Maupassant dans ce même article,

elle réfléchit sans cesse, s'arrête, reprend un chapitre, se fait une opinion lentement, pose l'ouvrage pour méditer, et souvent dépouille d'anciennes convictions que détruisent des raisonnements, se laisse séduire enfin par les hardiesses des novateurs originaux, ou dompter par la vigueur des écrivains audacieux et justes⁶⁷.

Contrairement au théâtre, dont Maupassant faisait le lieu privilégié des foules, le roman permet de maintenir le *point de vue de l'individu* face au danger de la foule, par la mise en place d'un dispositif prophylactique.

En contexte démocratique, ce dispositif semble cependant de moins en moins reposer sur la valorisation d'un personnage promu pour ses qualités de résistance individuelle. Il n'est qu'à songer à Frédéric Moreau, ce « personnage-carrefour »⁶⁸ qui est aussi un « homme-foule », à la croisée de tous les personnages et de tous les discours⁶⁹ : sa portée critique réside précisément dans sa capacité à incarner en un seul personnage cette « combinaison inconnue qui forme "l'Opinion publique" » dont parle Maupassant, combinaison devenue, avec Frédéric, *protagoniste*, et rendue indépendante du parti-pris idéologique que pouvait relayer un Homais.

⁶³ *Ibid.*, p. 70-71.

⁶⁴ « Et c'est pourquoi toute opinion devenue populaire finit par s'imposer aux couches sociales élevées, si visible que puisse être l'absurdité de l'opinion triomphante », poursuit Le Bon (*ibid.*, p. 75-76). Constat déjà formulé par Balzac dans sa « Lettre aux écrivains français du xix^e siècle », publiée dans la *Revue de Paris* du 1^{er} novembre 1834 : « Aristocratie, vous êtes morte : l'égalité triomphe ; la duchesse attend que sa couturière ait lu *La Salamandre* avant de la lire ; elle attendra, elle quètera même pour éviter de donner au talent l'obole inconnue, le seul denier que puisse recevoir le talent. Ce crime social est une petite infamie secrète dont on n'a pas à rougir » (*Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, t. II, p. 1246-1247).

⁶⁵ Gabriel Tarde, *L'Opinion et la foule* [1901], Paris, Éditions du Sandre, 2006, p. 5-6.

⁶⁶ Guy de Maupassant, « Les foules », art. cité, p. 1030.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 1029.

⁶⁸ Michel Crouzet, « L'Éducation sentimentale et le "genre historique" », *Histoire et langage dans L'Éducation sentimentale*, Paris, SEDES, 1981, p. 86.

La « dernière souveraine de l'âge moderne » est donc annoncée par « le règne des Valenod et des Maslon »⁷⁰ et par la « tyrannie de l'opinion » qui est, comme on sait, « aussi bête dans les petites villes de France, qu'aux États-Unis d'Amérique »⁷¹. Le héros « singulier » de Stendhal, chez qui « c'était presque tous les jours tempête »⁷², doit d'ailleurs moins sa singularité à l'originalité de ses qualités qu'à la manière particulière qu'il a de vivre son conflit avec l'opinion. « La conscience publique est désormais représentée en lui, malgré lui », notait Hippolyte Babou, constatant que « [l']individu, quel qu'il soit » devait désormais subir « l'empire moral de la majorité, si tyrannique pour l'instinct personnel »⁷³. Aussi les monologues intérieurs du personnage ne nous donnent-ils que très imparfaitement accès à son for intérieur, car ils exhibent, ainsi que l'a montré Jean-Louis Chrétien, « *des extériorités emboîtées les unes dans les autres, les poupées russes de nos intentions et de nos sentiments* »⁷⁴.

Ces poupées russes figurent à leur manière le « désir triangulaire » qui permettait à René Girard de dénoncer une illusion romantique opposant « intériorité pure » et « extériorité absolue »⁷⁵. L'opinion, dans le roman de Stendhal, constitue ce troisième terme qui s'interpose entre l'individu et son désir, et lui donne l'illusion d'un choix. De fait, Julien Sorel semble lui aussi constamment confondre, dans sa quête de reconnaissance, désir et volonté, endossant une succession de rôles dont le dernier – le plus tragique, mais aussi le plus réussi – lui est soufflé par la voix par excellence de l'Opinion, cet extrait de journal mentionnant les « *[d]étails de l'exécution et des derniers moments de Louis Jenrel, exécuté à Besançon, le...* »⁷⁶.

Le personnage de la foule, dans cette perspective, ne serait que la dernière poupée russe, la plus grande et la plus visible, allégorie d'un emboîtement dont le roman du

⁶⁹ Voir sur ce point Jacques-David Ebguy : « Tout se passe comme si le personnage, dans ses déplacements et ses évolutions, "intériorisait" la multiplicité des positions et des liens possibles. Il y a d'ailleurs un peu de Martinon ou de Dussardier, de Deslauriers ou d'Arnoux, en Frédéric, "homme fait de tous les hommes" » (« Un homme "fait de tous les hommes" ? Individu et société dans *L'Éducation sentimentale* », *Flaubert. Histoire et étude de mœurs*, sous la dir. de Juliette Azoulai et Gisèle Séginger, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2019, p. 277).

⁷⁰ Stendhal, *Le Rouge et le Noir* [1830], dans *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, t. I, p. 559.

⁷¹ *Ibid.*, p. 354. Cette opinion prend néanmoins la forme romanesque et terrible de la Congrégation, personnage anonyme et collectif, chargé d'en souligner, par ses connotations, l'emprise et les dangers.

⁷² *Ibid.*, p. 407.

⁷³ Hippolyte Babou, « Du caractère et des écrits de Henri Beyle » [1er novembre 1846], *La Revue nouvelle*, t. XI, 2e année, 1846, p. 372.

⁷⁴ Jean-Louis Chrétien, « Stendhal et "le cœur humain presque à nu" », *Conscience et roman. I. La conscience au grand jour*, Paris, Éditions de Minuit, 2009, p. 61.

⁷⁵ René Girard, *Mensonge romantique et Vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961, p. 73.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 371. Voir sur ce point l'analyse de ce passage par Xavier Bourdenet : « c'est le journal qui permet de dire/écrire le destin du héros avant qu'il ne se réalise. Comme si le journal, ce medium moderne, était devenu, au XIXe siècle, le meilleur instrument du destin, la voix de la fatalité » (« Ô dix-neuvième siècle ! ». *La scène tragique du Rouge* », *L'Année stendhalienne*, n° 11, 2012, p. 244)

xix^e siècle n'aurait cessé de traquer les combinaisons, en s'interrogeant sur les raisons d'agir de l'homme démocratique, et sur leur problématique point d'origine. Le « roman des foules » ne ferait qu'exposer, à grande échelle, le problème politique d'une apparente volonté collective qui n'est pas la somme des raisons d'agir individuelles, mais la manifestation d'un désir décuplé, dont le motif, cependant, s'absente au fur et à mesure qu'il prend corps. Rendus étrangers à eux-mêmes par la foule, et pourtant identiques les uns aux autres, les sujets singuliers de cette « dernière souveraine » semblent quoi qu'il en soit avoir trouvé dans le roman, genre de la suprématie de l'individu, la voie d'une dialectisation, mais sans doute également, par la pratique solitaire de la lecture, une manière de refuge.

PLAN

- Du « peuple » à la « foule » : le paradigme de la contagion
- Sociopoétique du meneur : le roman de « l'Homme des foules »
- Psychologie politique du miracle : le cas de Lourdes
- L'homme-foule et le règne de l'opinion

AUTEUR

Bertrand Marquer

[Voir ses autres contributions](#)